

dossier	médiamorphoses
Jean-Pierre Esquenazi	Terrorisme et anonymat

Terrorisme et anonymat

Jean-Pierre Esquenazi - Professeur des universités, université de Lyon 3

De monde dans lequel nous venons de plonger, ou peut-être faut-il dire qu'il était le nôtre sans que nous le sachions, est dangereusement lié à l'anonymat. Les interrogations se multiplient : à qui faire la guerre ? Quels visages ont les terroristes ? Cet homme, assis devant moi dans le métro en est-il ? Tous ceux qui sont concernés par les attentats le sentent bien, qui opposent une communauté sociale structurée à la dissimulation des criminels : " nous sommes tous américains ", " le peuple de la liberté montrera qu'il ne plie pas ", " les musulmans, ce n'est pas ça ! " sont des exclamations largement entendues depuis le 11 septembre 2001. Je voudrais ici brièvement réfléchir sur la crise d'identité, d'une profondeur insoupçonnée, déclenchée par les attentats. Nous dirons d'abord pourquoi ces actes déclenchent de telles interrogations. Nous noterons ensuite les éléments du débat concernant la nomination des victimes, de la cible symbolique des attentats et enfin des agresseurs.

L'anonymat commun

L'idée que les populations des mondes modernes sont des " foules solitaires ", que nous devons à David Riesman, souligne l'anonymat moderne ; mais elle a aussi pour effet de dissimuler que ce dernier n'est possible que dans la mesure où les foules solitaires acceptent de mettre, au moins un peu, leur vie en commun. Si nous acceptons de croiser des " étrangers " dans nos grandes villes, nous devons aussi penser que ces étrangers approuvent les principes minimums de toute cohabitation : chacun consent à s'habiller de manière acceptable, de respecter les feux de circulation, d'éviter de bousculer les passants ; ou du moins, tous ceux qui ne respectent pas ces règles savent qu'ils franchissent les bornes de la civilité commune. Même les " foules solitaires " modernes s'accordent sur un ensemble de préceptes et d'habitudes permettant à chacun de faire valoir sa solitude (bien sûr, cet ensemble dépend

de traditions et valeurs qui n'ont cours que dans des situations sociales spécifiques). Un anonymat généralisé est acceptable et supportable pourvu qu'on ait l'assurance qu'une culture commune draine les comportements de tous : toute communauté humaine a besoin de croire qu'elle participe à ce qu'on pourrait appeler un monde commun. Cette croyance justifie la pratique médiatique du micro-trottoir : si l'on peut interroger n'importe qui à propos de n'importe quoi, c'est parce que ce " n'importe qui " appartient au monde où le " n'importe quoi " prend sens.

L'anonyme terroriste

Le terrorisme nous met en présence d'une toute autre sorte d'anonymat. Nous sommes alors confrontés à des individus qui nous ressemblent ou font tout pour nous ressembler mais refusent de partager nos valeurs au point de considérer autrui comme une matière destructible. L'anonymat devient menace absolue. Nous sommes désespérés d'abord parce qu'il n'est plus possible de déceler le péril. En effet, s'il est aisé, pour un œil exercé, de détecter la conduite suspecte d'un cambrieleur dont nous pouvons discerner les motivations et la conduite, il devient impossible d'appréhender celui dont les buts ou les moyens nous restent inintelligibles. En outre, la foule cesse d'être le lieu où peut s'épanouir l'entrelacement des solitudes : elle est susceptible de devenir instantanément une zone de combat où chacun peut à son insu être considéré comme un combattant et traité comme tel. La commune humanité que supposent les foules modernes s'efface. Aussi, un besoin presque forcené d'abattre l'opacité de l'anonymat s'est fait jour dans l'après-attentat. Presque immédiatement il a fallu que l'on nomme un homme et un lieu : même si certaines précautions oratoires sont d'abord prises, Ben Laden, les Talibans et l'Afghanistan sont désignés. Il faut que ce soit lui et que ce soit là afin de donner l'impression d'avoir un ennemi véritable. Car

il ne suffit pas de parler d'un réseau multiforme, secret, obscur ; il faut lui donner un centre et un cerveau, auxquels on peut opposer d'autres réseaux, d'autres centres ou d'autres cerveaux.

L'anonymat des victimes

Une autre sorte d'anonymat est celui des victimes. Celles-ci, sauf pour leurs proches, disparaissent pour tout ce qui concerne leurs individualités et leurs caractéristiques respectives. Elles n'existent plus que conjointement, réunies dans l'ensemble extensif dont le compte est soigneusement tenu à jour. Chaque victime n'est plus M. Untel qui était un expert-comptable et un père de famille ou un contrôleur et un homosexuel mais une personne sacrifiée dont la seule famille est la série des autres sacrifiés. Remarquons qu'il ne s'agit pas seulement d'une comptabilité, car l'effet du dénombrement dépend des unités qui sont utilisées pour effectuer la mesure. Un attentat qui fait dix morts reste dans certaines limites. Cinq mille morts ce n'est pas seulement cinq cent fois plus, c'est surtout un nombre d'une qualité complètement différente.

Dans la mesure où seules les victimes ne comptent plus que par leur nombre et par l'événement qui a transformé ou achevé leurs vies, certains ont tenté des comparaisons embarrassantes. Quelques-uns parmi ceux qui ont trouvé que trop d'importance était donné aux attentats ont renvoyé leurs interlocuteurs à d'autres ensembles de victimes : par exemple celles de l'accident de l'usine chimique de Ghopal ou celles de la répression de l'Intifada en Palestine. Mais si l'on peut prétendre que les premières ont succombé en raison de la cupidité de

Multinationales, il est difficile de prétendre qu'elles ont été la proie d'un acte intentionnel. Quant aux secondes, elles ont été tuées à la suite de multiples incidents souvent très différents et il est malaisé de les confronter à la masse des morts du World Trade Center. Dans un article du magazine *Lyon Capitale* paru le 19 septembre 2001, Philippe Corcuff s'en est violemment pris à cette spéculation comparative : quelle est cette opération pleine

d'abstractions mortifères qui permet de laver sa conscience à moindre frais en rendant responsables des crimes de l'impérialisme américain à travers l'histoire ces milliers d'individus singuliers ensevelis sous la haine de New York ?

Il faudra sans doute longtemps avant de pouvoir dissocier les victimes de l'événement lui-même et de sa brutalité. Les inscrire dans l'histoire demande l'oubli de notre émotion et une compréhension géo-politique qui ne nous est pas encore accessible. Venons-en maintenant aux deux grandes opérations de nomination identitaire qui ont suivi les attentats. La première a trait aux survivants. L'on peut appeler ainsi tous ceux qui ont pensé qu'ils auraient pu être à la place des morts du World Trade Center, non parce qu'il étaient à New York, mais parce

que, londoniens, parisiens, berlinois, ils ont senti qu'ils étaient symboliquement visés par l'attentat. Il fallait à ceux-là trouver un terme pour nommer le collectif des rescapés.

"Nous sommes tous américains"

L'acte terroriste nie l'humanité de ceux dont elle fait des victimes. Aussi suscite-t-il un appel généralisé à la société comprise comme communauté souffrante : la seule défense

L'acte terroriste nie l'humanité de ceux dont elle fait des victimes. Aussi suscite-t-il un appel généralisé à la société comprise comme communauté souffrante : la seule défense contre le terrorisme consiste à reformer la muraille des solidarités, chacun des survivants affirmant son alliance avec les autres à travers son identification avec les victimes. Cependant cette stratégie défensive est insuffisante si on demeure incapable d'en appeler à un corps collectif représentant de valeurs partagées.

contre le terrorisme consiste à reformer la muraille des solidarités, chacun des survivants affirmant son alliance avec les autres à travers son identification avec les victimes. Cependant cette stratégie défensive est insuffisante si on demeure incapable d'en appeler à un corps collectif représentant de valeurs partagées. Les anonymes (au sens de Riesman) du World Trade Center sont devenus pour quelques secondes une chair à canon anonyme (au sens de Ben Laden) inconsciente de soi avant d'être les symboles de la réidentification de la communauté des survivants. Le point sensible sera celui de la nomination : les victimes sont-elles des symboles de la puissance américaine ou de simples humains ? La référence à l'un ou l'autre collectif mobilise de façons très différentes les survivants. Le premier n'est évidemment guère mobilisateur tandis que le second transforme l'attentat en un événement universel qui oblige chacun, où qu'il se trouve, à affirmer en premier lieu sa compassion avec les victimes et leurs familles. Ne pas proclamer sa commune humanité pourrait apparaître comme une provocation. Dans ce contexte, l'éditorial de Jean-Marie Colombani dans *Le Monde* daté du 13 septembre 2001 titré "Nous sommes tous Américains" situe fortement les enjeux de ce processus de définition du collectif visé par les attentats. Rappelons ses premières lignes : " Dans ce moment tragique où les mots paraissent si pauvres pour dire le choc que l'on ressent, la première chose qui vient à l'esprit est celle-ci : nous sommes tous Américains ! Nous sommes tous New-Yorkais aussi sûrement que John Kennedy se déclarait, en 1962 à Berlin, Berlinois. "

Remarquons le passage de "Américains" à "New-Yorkais" qui fonctionne de façon rhétorique dans le texte de

**En dissociant les morts des
tours jumelles de leur
américanité, les Européens
tentent de faire valoir
leur différence à l'intérieur d'un
grand collectif dénommé le
Monde démocratique.
Il s'agit d'infléchir le jeu de
dénominations auquel se livre
de son côté la puissance
américaine, celle-ci tentée
d'en rester au manichéisme le
plus simple (la lutte du "bien"
contre le "mal").**

Colombani, mais qui est repris (sur France Culture le 14 septembre) par l'éditorialiste de Charlie Hebdo pour affirmer sa solidarité avec les seconds et non avec les premiers, ceux-là symboles de la liberté critique, ceux-ci de la bêtise marchande. Au plan politique, le sentiment d'être "tous Américains" s'est traduit par l'application par l'OTAN de l'article 5 de sa charte mais aussi par une autre généralisation : dans cette perspective les victimes sont fondamentalement considérées comme des représentants de la Démocratie et c'est le monde occidental qui est menacé directement par l'attentat. En dissociant les morts des tours jumelles de leur américanité, les Européens tentent de faire valoir leur différence à l'intérieur d'un grand collectif dénommé le Monde démocratique. Il s'agit d'infléchir le jeu de dénominations auquel se livre de son côté la puissance américaine, celle-ci tentée d'en rester au manichéisme le plus simple (la lutte du "bien" contre le "mal"). Tout se passe comme si nous avions d'abord été "Américains" et que nous sommes maintenant "Démocrates". Le second vocable rend visible la variété des conceptions de la Démocratie et l'expression des différences à l'intérieur de la communauté visée par le terrorisme. Il implique aussi différentes opinions quant aux réponses à apporter au terrorisme. L'une des manifestations de ce dilemme a été la discussion autour de notre situation actuelle : pouvons-nous ou devons-nous nous considérer en "guerre" ? Si la réponse est affirmative, le choix n'existe plus : il n'y a pas de place pour l'hésitation, la nuance ou la particularité. Nous sommes dans le camp américain et nous sommes donc, qu'on le veuille ou non, américains. Mais s'il s'agit d'une " lutte ", celle-ci peut prendre divers aspects, politique, financier, policier, etc., lesquels induisent des alternatives variées en fonction de jugements différents.

<div> <div>100</div> <div>médiamorphoses</div> </div>	dossier
Terrorisme et anonymat	Jean-Pierre Esquenazi
<p>Le bien nommer</p> <p>Les enjeux sont également très importants quand il faut trouver un synonyme au terme de Taliban. Les médias se gardent bien d'utiliser le terme de " musulmans ", aidés en cela par les nombreuses mises en garde venues du public, des politiciens ou de personnalités arabes. Le terme " monde islamique " est lui-même difficile à employer, puisqu'il semble agréger l'ensemble des croyants à la politique de la terreur. Mais l'expression la plus ambiguë est l'adjectif " islamiste " employé nominativement. Ainsi L'Express quand il a titré " Les "islamistes" déclarent la guerre à l'occident " a-t-il cru bon d'utiliser des guillemets : l'hebdomadaire semble ainsi indiquer qu'il reprend provisoirement à son compte une dénomination usuelle mais dont la justesse n'est guère évidente. On peut regretter l'absence relative des termes d'intégriste ou de fondamentaliste qui semblent plus facilement s'accorder avec le " talibanisme " et permettraient d'opérer des différences parmi les musulmans aussi claires que celles opposent " chez nous " les catholiques intégristes et les prêtres ouvriers.</p>	<p>L'essentiel reste l'obligation où nous nous trouvons de tracer des frontières entre la religion et les états ou entre les différentes conceptions de la foi religieuse islamiste. C'est bien en refusant de faire ces différences que la politique américaine a cru pouvoir soutenir les Talibans ou des régimes fondamentalement opposées à la Démocratie. On peut espérer que l'Occident n'acceptera plus, désormais, de s'allier avec des dictatures arriérées dont le seul mérite réside en la possession de terres pétrolifères. À ce prix, le terme d'anonymat pourra voisiner avec celui de liberté. Les conflits s'appuient en général sur des identités bien trempées : on était Français ou Allemand, on est Hutu ou Tutsi. Mais le terrorisme change les données du problème. Combattants et victimes apparaissent " anonymes ". Le traitement puis le règlement éventuel du conflit semble impliquer une recomposition ou une redéfinition des identités. Par exemple, sommes-nous libéraux ou démocrates ? Et quel sens donnons-nous à ces différents termes ? Espérons qu'on ose seulement affronter ces problèmes.</p>